

Best Sellers  
FÉMININS

SHARON SALA

SITU  
TE SOUVIENS



SHARON SALA

# Si tu te souviens

*Traduction française de*  
FRANÇOIS DELPEUCH

Best Sellers  
FÉMININS

*Titre original :*  
**REMEMBER ME**

© 1999, Sharon Sala.

© 2009, HarperCollins France pour la traduction française.

© 2019, HarperCollins France pour la présente édition.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© TIM ROBERTS/GETTY IMAGES

Réalisation graphique : E. COURTECUISSÉ (HarperCollins France)

*Tous droits réservés.*

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2804-3049-4

*Etranges choses que les souvenirs... Et pourtant, fussent-ils partiels et trompeurs, qui ne préférerait avoir des souvenirs imprécis que pas de souvenirs du tout ?*

*Aussi, au moment de commencer ce livre, penchez-vous, chers lecteurs, sur votre enfance. Pensez au costaud qui vous taquinait, au meilleur ami que vous avez perdu, et sachez qu'en un sens ces êtres qui ont traversé votre vie vous ont façonnés tels que vous êtes. Et si ce que vous êtes n'est pas ce que vous rêviez d'être, alors, rappelez-vous ceci :*

*Si vous pouvez voir les couleurs  
et entendre les rires,  
si vous pouvez pleurer  
et connaître le bonheur aussi bien que la peine,  
alors, c'est suffisant.  
Oubliez le passé. Déliez-vous de lui. Lâchez prise.  
Tant qu'il y a un lendemain, il y a de l'espoir.*



# 1.

— Francesca... Viens ici, ma chérie.

Les sombres nuées qui s'accumulaient dans le ciel n'étaient guère de bon augure, mais la jeune femme trouva un peu d'apaisement dans la voix enveloppante de son mari, elle se détourna de la fenêtre et s'arracha à la vision de l'orage qui semblait près de s'abattre sur leur maison de Denver.

— Je crois qu'il va pleuvoir, dit-elle.

— Je crois que je m'en fiche !

Cette repartie si typique de Clay LeGrand — son mari depuis exactement un an et un jour — la fit sourire. La plupart du temps — et c'était apparemment le cas ce matin encore —, ce géant d'un mètre quatre-vingt-treize n'écoutait que lui-même. Il était du style à aimer ce qu'il aimait, à rire quand quelque chose l'amusait, et à se moquer complètement de ce que les autres pouvaient en penser. Ce délicieux naturel n'était pas étranger à l'amour que Frankie portait à son époux.

Elle l'inspecta de la tête aux pieds, tandis qu'il était appuyé au chambranle de la porte. Instinctivement, elle s'assurait du regard qu'il serait paré à affronter une journée assurément humide.

Il était prêt pour le travail, avait revêtu un jean, une chemise à manches longues et une veste de jean doublée de flanelle. Il portait des chaussures de travail,

bien sûr, et son casque était dans la voiture — le chef de chantier qu'il était, employé dans l'entreprise de bâtiment de son père, ne quittait jamais la maison sans son casque.

Le tonnerre gronda au-dessus de la maison, et elle entendit frémir la vitre, dans son dos. Bien que ce temps ne fût pas inhabituel pour une matinée d'octobre, elle croisa les bras contre sa poitrine, parcourue par un frisson. Dans peu de temps, l'hiver serait là, et elle détestait le froid.

— Hé ! s'exclama Clay. Si tu as besoin d'un câlin, laisse-moi m'en charger !

— Viens m'en donner un, alors ! répliqua-t-elle, prête à l'accueillir dans ses bras.

Elle ferma les yeux sous l'étreinte, comme pour mieux s'abandonner au sentiment de sécurité que son mari lui donnait. Elle se pelotonna contre lui et s'enivra de son odeur en pressant la joue contre le tissu de sa chemise.

— Tu sens bon, murmura-t-elle.

La réponse de Clay lui parvint sous la forme d'un grognement qui la mit en alerte.

— Francesca..., commença-t-il d'une voix sourde.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit-elle aussitôt. J'ai fait quelque chose de mal, Clay ?

— *Quelque chose de mal ?* reprit-il dans un sourire.

— Oui... Lorsque je t'entends grogner comme ça, en général, c'est que tu es en colère.

— Je ne suis jamais en colère contre toi, l'assura Clay. Et tu le sais très bien.

— Jamais en colère, vraiment ? Pas même un peu irrité, lorsque tu as surpris l'épicier en train de me faire de l'œil, la semaine dernière ?

— Là, je plaide coupable, grommela-t-il en la prenant subitement dans ses bras pour l'enlever jusqu'au lit.

— Tu vas être en retard ! protesta-t-elle sous ses baisers fougueux.

Il ignora superbement l'avertissement et passa sa chemise par-dessus sa tête.

— Clay ! Que va dire ton père ?

— Sans doute quelque chose du genre : « Où diable sont mes beignets ? »

Le rire de la jeune femme fusa aussitôt dans la pièce, au grand ravissement de Clay. Il aimait tellement Francesca ! Parfois, cet amour en venait à l'effrayer, presque à l'affaiblir. Et Clay LeGrand n'avait jamais été un être faible.

Francesca se sentit bénie des dieux, sous les caresses de son époux. Après tout, Clay était habituellement zélé à l'excès, et quelques minutes de retard ne risquaient pas de lui faire perdre son travail. Il suffirait qu'il se munisse d'une douzaine de beignets au chocolat, les préférés de son père, et il serait pardonné sur-le-champ.

Elle se laissa aller à ses baisers, savourant la tiédeur de ses lèvres sur sa peau. Quand il effleura la pointe de ses seins du bout de la langue, elle soupira et ferma les paupières. Clay était sa joie, sa raison de vivre ! Elevée dans un orphelinat, elle avait été seule au monde jusqu'à ce qu'elle l'eût rencontré. Il était tout, pour elle. Et pas seulement son mari.

Elle prit son visage entre ses mains et interrompit momentanément ses caresses.

— Clay ?

Il se redressa sur un coude.

— Quoi, ma chérie ?

— Tout à l'heure, quand j'étais devant la fenêtre...

Il l'enveloppa d'un regard amoureux, éternellement étonné par le pouvoir magique de ce simple visage de femme, par l'enchantement qu'opéraient jour après jour ces cheveux noirs, ces yeux bruns.

— Oui, et alors ? marmonna-t-il.

— Tu as commencé à parler. Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Sans doute que tu avais l'air diablement sexy, habillée avec ma chemise !

Il la contempla, étendue sous lui, ses cheveux ébouriffés, ses yeux lourds de sommeil, son corps offert dans une glorieuse nudité, et son regard se brouilla.

— Mais, si tu veux savoir, je te préfère sans rien du tout, ajouta-t-il.

Il la couvrit de caresses, et elle se cambra pour mieux s'offrir. Mais elle se saisit bientôt de sa main et, une nouvelle fois, l'arrêta dans son élan.

— Quoi ? grommela Clay, les yeux étincelants de désir frustré.

— Déshabille-toi et fais-moi l'amour ! Tout de suite ! Avant que je ne meure de désir !

C'était là une requête qu'il pouvait aisément satisfaire, lut-elle dans son sourire carnassier.

Dehors, l'orage tenait ses promesses de pluie. Par moments, une violente bourrasque rabattait l'averse contre les carreaux, mais rien qui égalât la tempête de passion qui emportait les amants.

La journée parut s'éterniser. Certes, sur le chantier, le gros œuvre du projet en cours de réalisation était désormais achevé. Mais la pluie retardait les livraisons des pièces requises pour l'achèvement du second œuvre. De plus, il faisait trop humide, aussi bien pour manipuler du Placoplâtre que pour terminer la couverture nord du complexe. A midi, le père de Clay avait décidé de rentrer chez lui, ne laissant sur place qu'une équipe réduite, sous la direction de son fils. A 16 heures, Clay interrompit le travail et renvoya

tout le monde dans ses foyers. Le temps ne pressait pas. Ils avaient plusieurs semaines d'avance sur le programme, et rentrer un peu plus tôt à la maison ne ferait de mal à personne. Frankie et lui pourraient commander une pizza, se dit-il. Et si la température persistait à chuter ainsi, ils auraient même une excuse pour allumer un feu dans la cheminée. Frankie aimerait ça, elle détestait le froid.

Clay s'arrêta devant le supermarché, réjoui par ces perspectives. Il descendit de son véhicule et se rua sous la pluie, sautant droit dans les flaques pour gagner au plus vite le magasin. Dans l'entrée, il bifurqua vers la cabine téléphonique pour demander à Frankie si elle aurait besoin de quoi que ce soit pour le dîner.

Un petit frisson de froid courut le long de son échine. Il inséra des pièces dans la machine, et compta les sonneries en attendant que Frankie décroche. Mais elle ne décrocha pas. Il raccrocha et, tout en gagnant le fond du magasin, rempocha distraitement les pièces que le Taxiphone lui avait rendues. Sans doute était-elle sous sa douche, se dit-il : impossible d'entendre la sonnerie du téléphone, quand l'eau coulait dans la cabine. Quelques minutes après, il regagnait la camionnette avec un litre de crème glacée à la vanille.

Ce ne fut que trois quarts d'heure plus tard qu'il s'engagea dans l'allée de leur petit pavillon, presque entièrement masqué par la violence du déluge. Un véritable mur semblait même se dresser entre lui et la maison, se dit-il en regardant la camionnette — bien qu'il ne fût pas homme à être souvent traversé par de telles pensées. Il rassembla ses affaires, fourra la boîte de crème glacée sous sa veste, et s'engagea sous l'averse, jouant comme un gosse à tenter de prendre la pluie de vitesse. Il courut jusqu'au seuil, qu'il franchit d'un bond.

— Frankie, c'est moi ! s'écria-t-il en s'ébrouant, avant de se débarrasser de sa veste et de ses chaussures. Hé, chérie ! Je suis là ! Je t'ai apporté une surprise !

Il se dirigea vers la cuisine, la crème glacée sous le bras. Il s'attendait à voir Francesca apparaître, sortant de cette pièce ou d'une autre, à tout instant. Parvenu au milieu du séjour, il s'arrêta brusquement et pivota sur lui-même pour regarder en arrière. Il sentit le fin duvet se dresser sur sa nuque, tandis que le silence de la maison semblait l'engloutir.

La porte d'entrée...

Elle n'était pas fermée.

Il prit soudainement conscience de l'insolite tranquillité des lieux. Aucun bruit familier ne lui parvenait, ni radio ni télé. Pas même le murmure de l'eau s'écoulant d'un robinet. Seulement le martèlement de l'averse sur le toit. Spontanément, il resserra sa prise autour de sa glace.

— Frankie... Francesca... Tu es là ?

Pas de réponse.

Il demeura immobile dans le séjour, le froid de l'entremets glacé commençant à traverser ses vêtements. Ses yeux se portèrent sur la boîte, qu'il parut surpris de tenir encore à la main. Il se dirigea vers la cuisine, au moment où il en franchit le seuil, un coup de tonnerre ébranla le pavillon, secouant la vaisselle rangée dans un placard accroché au mur.

— Bon sang ! lâcha-t-il entre ses dents, en sursautant comme si on lui avait tiré dessus.

Il s'avança vers le réfrigérateur, et s'immobilisa de nouveau — mais pas à cause de l'orage. Par terre, dans une mare de café, gisait une tasse brisée.

Briser de la vaisselle par mégarde n'était pas grand-chose, songea-t-il. Mais la briser et en laisser les tessons sur place était une tout autre affaire. Une

profonde panique l'envahit, qui lui coupa le souffle jusqu'à le faire suffoquer.

Il pivota d'un bond sur lui-même, et se mit à courir à travers la maison, appelant Frankie à pleins poumons.

Traversant le séjour, il se précipita dans le couloir et gagna la chambre.

Le lit était défait, exactement comme il l'avait laissé au moment de partir. Il se rappela les étreintes du matin, s'efforçant en vain d'en raccorder la douceur à la panique qui l'étreignait à présent.

La chemise que Francesca portait alors était par terre, près de la penderie, comme si la jeune femme avait laissé tomber le vêtement à l'endroit même où elle s'était changée. Or, cette manière de faire ne lui ressemblait pas, pensa Clay. Elle était ordonnée jusqu'à la manie. Il secoua la tête tel un homme qu'on aurait aveuglé avec une lampe torche, et se dirigea vers la salle d'eau. Là, les traînées de sang qui maculaient le lavabo le glacèrent d'effroi.

— Seigneur ! murmura-t-il en s'adossant au mur pour s'empêcher de tomber. Oh, Seigneur ! Seigneur ! Non !

Il retraversa la maison d'une démarche vacillante, ses jambes menaçant à chaque pas de se dérober. A peine s'il sentait encore ses doigts, engourdis par le froid, et il lui fallut un moment avant de se rendre compte qu'il tenait toujours ce satané litre de crème glacée à la vanille !

Il s'avançait vers le congélateur, quand une voix intérieure — instinct ou prescience — lui conseilla de ne plus toucher à rien.

Il déposa la glace sur la table, puis décrocha le téléphone sans fil fixé au mur, près du placard. Il se faisait des idées, tentait-il de se persuader : une chose pareille ne pouvait pas leur arriver — pas à eux ! Peut-

être, bien que ce fût son jour de congé, avait-elle dû se rendre à la bibliothèque pour remplacer un collègue tombé malade ?

Il composa le numéro de l'établissement, puis prit une profonde inspiration en fermant les yeux.

— Bibliothèque municipale de Denver, bonjour. Mary Albright à l'appareil.

— Mary, c'est Clay. Frankie est là ?

— Euh, non, Clay. Elle n'est censée venir travailler qu'après-demain.

Clay sentit ses espoirs baisser d'un cran.

— Ouais, je sais, répondit-il. Je pensais seulement que quelqu'un avait pu tomber malade.

— Non, Clay, désolée. Tout va bien ?

— Je ne sais pas, répondit-il dans un frémissement.

Il raccrocha, et passa un deuxième appel, réconforté d'entendre la voix de sa mère.

— Résidence LeGrand.

— Salut, maman, c'est moi. Frankie ne serait pas chez vous, par hasard ?

Betty LeGrand fronça les sourcils. Elle connaissait trop bien son fils pour ne pas noter l'anxiété qui altérait sa voix.

— Non, elle n'est pas ici. En fait, je ne lui ai pas reparlé depuis hier matin.

— Et papa ?

— Oh, je suis sûr que c'est également son cas. Autrement, il me l'aurait dit.

— Demande-le-lui quand même.

— Mais, Clay, je suis...

— Bon sang, maman ! Demande-le-lui, d'accord ?

Le cœur de Betty manqua un battement.

— Entendu, Clay. Juste une minute.

Tout le temps de l'attente, il pria pour se réveiller de ce qui ne pouvait être qu'un cauchemar.

— Clay ?

— Ouais, maman, je suis toujours là.

— Il ne lui a pas parlé non plus.

Clay sentit ses jambes flageoler. Il dut, une nouvelle fois, s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber.

— D'accord. Merci, maman.

— Je t'en prie, répondit Betty. Tu as besoin d'autre chose ?

— Non... enfin, je ne crois pas. Oh ! maman...

— Oui ?

— Désolé de t'avoir brusquée, tout à l'heure.

— Ce n'est pas grave. Que se passe-t-il, Clay ? Est-ce que nous devons la faire rechercher ? Tu crois qu'elle a pu avoir un malaise en conduisant la camionnette, ou quelque chose comme ça ?

C'était lui qui avait pris la camionnette, ce matin, pensa-t-il en se passant une main sur le visage. Et ils ne possédaient pas d'autre véhicule.

— Non. C'est moi qui ai pris la camionnette. Ecoute, il faut que j'y aille. Je te rappelle plus tard.

Il coupa nerveusement la communication, et garda le doigt enfoncé sur le bouton de l'appareil. Quand retentit le signal de remise en service, il effectua son dernier appel.

— Ici la police, que puis-je pour vous ?

— Je crois qu'il est arrivé quelque chose à ma femme.

Clay était trop employé à garder son calme pour noter le changement de ton de la standardiste.

— Votre épouse est-elle en ce moment à côté de vous, monsieur ?

— Non. Elle n'est pas là. Je viens juste de rentrer du travail pour m'apercevoir que la porte n'était pas fermée à clé. J'ai trouvé de la vaisselle cassée dans

la cuisine, et des traces de sang sur le lavabo de la salle d'eau.

— Vous êtes bien Clay LeGrand, résidant au 1943 Denver Avenue ?

— C'est cela.

— Etes-vous également blessé, monsieur ?

— Non, marmonna Clay. Je viens de vous le dire... je rentre à l'instant du travail.

— Bien, monsieur. Je vous envoie une unité.

— D'accord, merci, répondit-il d'une voix atone.

Il s'apprêtait à raccrocher, submergé par le sentiment d'irréalité que lui donnait cet appel, quand il entendit la standardiste hausser légèrement la voix.

— Monsieur, reprit-elle, vous devez rester sur les lieux jusqu'à l'arrivée des agents.

Un sombre pressentiment le fit frémir. Sans Frankie, où pourrait-il bien aller ?

Trois unités de police et deux inspecteurs plus tard, Clay comprit aisément que, pour ces messieurs, la disparition d'une femme ne profite jamais qu'à une personne : son mari. Non seulement ce raisonnement expéditif le mit en colère, mais il en conçut aussi quelque inquiétude. Car s'ils persistaient à voir en lui leur principal suspect, ils risquaient d'abandonner rapidement les recherches, et de perdre un temps précieux.

Or, ils devaient la retrouver. Sans elle, la vie ne valait pas la peine d'être vécue.

— Ainsi donc, monsieur LeGrand, vous affirmez avoir vu votre épouse pour la dernière fois vers 8 heures ce matin — c'est bien ça ?

Prenant une profonde inspiration, Clay s'exhorta à un calme qu'il était loin de ressentir. Les remugles

de vêtements mouillés et de corps suants qui l'environnaient commençaient à lui soulever l'estomac. De plus, penser que Frankie se trouvait peut-être dehors, perdue en pleine tempête, le rendait dingue. Il ne savait fichtre pas où elle était, mais, où que ce pût être, il mesurait pleinement que ce n'était pas de son plein gré.

— Non, ce n'est pas ce que j'ai dit, et vous le savez très bien ! Je vous répète que je n'ai pas quitté la maison avant 9 heures.

L'inspecteur Avery Dawson consulta son calepin.

— Ah, oui, c'est exact ! admit-il avant de reporter son attention sur Clay. Mais vous nous avez cependant affirmé que vous vous rendiez habituellement au travail à 8 heures ?

— C'est vrai, rétorqua sèchement Clay.

Puis il se redressa et se rapprocha de l'inspecteur à la carrure imposante jusqu'à être nez à nez avec lui.

— Ecoutez-moi bien, vous, parce que je ne vous le répéterai plus ! J'aime ma femme ! Hier, c'était notre premier anniversaire de mariage, et nous l'avons fêté au lit. Et si j'étais en retard au travail ce matin, c'est parce qu'à mon goût la fête méritait des prolongations !

Sa voix se brisa, mais il resta droit, ses yeux rivés sur ceux du policier.

— Quand je suis parti, poursuivit-il, elle portait ma chemise... et me souriait. Vous saisissez ?

L'un des subordonnés de l'inspecteur se mit à glousser. Avery Dawson fusilla l'homme du regard puis, irrité, reporta son attention sur Clay.

— Oui, monsieur LeGrand, je saisis parfaitement. Mais vous poser ces questions est pour moi le seul moyen d'obtenir les réponses que je désire. Vous saisissez vous-même ?

Clay était si furieux qu'il était agité de tremblements.

— Si je vous comprends bien, vous me tenez pour responsable de la disparition de Frankie — ce qui est une hypothèse on ne peut plus confortable, pour vous. Il vous suffit de me coffrer, et votre job sera fini. Mais ce n'est pas ça qui me rendra ma femme, bordel !

Il serra les poings et frappa sur la table qui le séparait de l'inspecteur.

— Vous ne pigez donc rien ? continua-t-il. Oui, sacré bon sang, je suis en colère ! En colère et mort de trouille ! Si vous me mettez tout sur le dos, vous arrêtez illico les recherches !

Dawson réfléchissait à toute allure. LeGrand, estimait-il, manifestait une agressivité qu'un suspect n'atteignait généralement qu'au bout de plusieurs interrogatoires. Aussi était-il certain qu'avec cet homme ils étaient sur la bonne piste.

— Vous avez un sacré caractère, LeGrand.

— J'avais une sacrée épouse ! répliqua Clay d'une voix vibrante de larmes. Je veux la retrouver !

A cet instant, une faille commença à se faire dans la conviction d'Avery Dawson. Il était toujours possible que le bonhomme dise la vérité, après tout... Sauf que, bon sang ! cette histoire ne tenait pas debout. On ne disparaissait pas comme ça sans crier gare et à l'insu de tout le monde ! Soit ce type était un comédien de première, pensa-t-il en plissant les yeux, soit il fallait se résoudre à le croire.

Et peut-être aussi était-il temps de prendre la retraite, se dit Dawson en commençant à envisager sérieusement la deuxième possibilité. A une époque, les enquêtes dont il était chargé ne lui malmenaient pas les méninges à ce point... Dès son arrivée sur les lieux, il avait immédiatement suspecté le mari — il devait le reconnaître. Et au bout d'une heure d'interrogatoire, son opinion n'avait toujours pas changé.

Résultat : au lieu de se mettre en quête d'indices, il avait cherché des mobiles à un suspect dont il doutait maintenant de la culpabilité. Dégoûté de lui-même autant que d'un boulot qui l'avait à ce point endurci, il ferma son calepin d'un coup sec et glissa son crayon dans sa poche.

— Je suppose que c'est tout pour l'instant, dit-il. On garde le contact.

Clay leva les mains en signe de lassitude, puis s'empara du téléphone et de l'annuaire.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'enquit Dawson.

— Je vais engager un détective privé. Je veux retrouver ma femme — vous n'êtes pas au courant ?

— Si elle a été enlevée, comme vous semblez le croire, vous devriez plutôt attendre qu'on vous réclame une rançon. Impliquer un privé dans l'affaire pourrait ruiner vos chances de la revoir.

Clay émit un reniflement dédaigneux.

— Personne ne réclamera de rançon.

Dawson écarquilla les yeux.

— Et comment pouvez-vous le savoir ? demanda-t-il.

Clay se pencha vers lui.

— Vous ne comprenez toujours pas, hein ? Mes revenus n'atteignent même pas les deux mille dollars par mois ! Ma femme ne travaille qu'à mi-temps à la bibliothèque, mes parents ne sont pas plus riches que nous, et Frankie est orpheline ! Nous ne sommes même pas propriétaires de cette maison. Que pourrait-on exiger de nous ? Les clés de ma camionnette, qui a plus de huit ans ?

Dawson se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Ce type lui donnait l'impression d'être un imbécile. Et il n'aimait pas ça du tout.

— Je suppose que vous n'avez pas de police d'assurance souscrite par votre femme ?

Clay fut à deux doigts d'assommer le policier. Il serra les dents et s'efforça de se concentrer sur la question, plutôt que sur celui qui venait de la poser.

— En fait, la seule police d'assurance que vous trouverez dans cette maison a été souscrite *par moi*. Si je meurs, Frankie touchera un demi-million de dollars. Si c'est elle qui décède, j'aurai seulement le cœur brisé. Bon, maintenant, si vos gars en ont fini, j'ai quelques coups de fil à passer.

Sans attendre la permission de l'inspecteur, il se saisit du combiné et sortit de la pièce. Deux agents en uniforme, qui se trouvaient à proximité, jetèrent à Dawson un coup d'œil interrogatif. Celui-ci leur décocha en retour un regard méchant.

— Mon coéquipier est-il revenu ? s'enquit-il d'une voix sèche.

L'un des deux policiers secoua la tête.

— Non, inspecteur. Aux dernières nouvelles, Ramsey était toujours en train d'interroger les voisins.

Dawson se dirigea vers la porte d'entrée. Cette enquête lui laissait un goût amer dans la bouche. Il en avait sa claque, de tout et de tout le monde !

Comme il ouvrait la porte pour sortir sur le perron, une bourrasque rabattit de la pluie sur son pantalon. Ce temps pourri aussi, il en avait plus que marre ! Il recula et se rencogna sous le petit auvent, scrutant les environs à la recherche de la voiture de Ramsey. Quelques minutes plus tard, il l'aperçut, qui sortait de la dernière maison au bout de la rue. D'un signe de la main, il le prévint qu'il était prêt à partir, et dès que Ramsey se fut garé devant la maison, il bondit sous l'averse pour le rejoindre.

— Enfer et damnation ! grommela-t-il en se laissant tomber sur le siège, avant de claquer la portière.

Paul Ramsey eut une grimace comique.

— Tu ne vas pas fondre ! Tu es bien trop vieux et dur à cuire pour ça !

Dawson s'enfonça dans son siège et poussa un lourd soupir.

— Ouais ! Je crois bien que tu as raison...

Tout en déboîtant, Ramsey fronça les sourcils.

— Déprimé ? A cette heure ? Bon sang, partenaire ! Nous n'avons que dix plombs de boulot derrière nous ! La journée ne fait que commencer !

Dawson soupira derechef.

— Peut-être, oui... Seulement, moi, je suis fini !

— Comment ça ?

— J'ai abordé cette enquête avec quelques préjugés, et je n'en suis pas trop fier...

— Tu penses donc que le mari dit la vérité ?

— Va savoir ! lança l'inspecteur en haussant les épaules. Et de ton côté, tu as trouvé quelque chose ?

— La femme qui habite au bout de la rue prétend qu'en rentrant des courses elle a failli être accrochée par une voiture noire aux vitres teintées, à l'intersection. D'après elle, le véhicule en question venait juste de déboîter du trottoir d'en face, mais elle n'en est pas sûre.

— Je suppose qu'elle n'a pas relevé le numéro d'immatriculation ?

Ramsey se contenta de secouer la tête.

— C'est curieux, mais je n'en suis pas surpris outre mesure, continua Dawson avec un nouveau soupir.

— Quoi d'autre au menu ? demanda son coéquipier.

Un énième soupir suivit.

— Vérifier le témoignage de LeGrand, et prier pour qu'on trouve une piste... Et puis, tant qu'on y est, prier aussi pour que cette fichue pluie s'arrête ! J'en ai plus qu'assez de rentrer à la maison avec les pieds trempés !

\*  
\* \*

Assis dans un coin du séjour, Clay contemplait la nuit, de l'autre côté de la fenêtre. La maison était de nouveau silencieuse. La police, puis son père et sa mère, qui étaient arrivés peu de temps après le départ des autorités, avaient à présent quitté les lieux depuis plusieurs heures. Le désarroi de ses parents n'avait fait qu'ajouter à sa panique. Frankie avait toujours été le pivot de son existence, et sa disparition le laissait comme coupé de la réalité.

Il tressaillit quand le vent éclaboussa les vitres de pluie. Il faisait de plus en plus froid. La météo prévoyait même des risques de neige.

Le hurlement d'une sirène l'arracha brutalement à ses pensées. Il se hissa hors du fauteuil où il était affalé, et se dirigea vers la porte. Comme il scrutait l'obscurité, debout sur le seuil du pavillon, une nouvelle bourrasque lui gifla le visage. Sous les lampadaires, les gouttes de pluie scintillaient comme des larmes de cristal avant de s'abattre sur le sol et de rejoindre le caniveau. Il s'avança sur le perron, fouillant la nuit du regard comme si Frankie pouvait miraculeusement apparaître devant lui. Mais hormis le crépitement de l'averse, le silence était accablant.

Il se mit à trembler. Ce n'était pas possible, pensa-t-il. Cette horrible situation devait certainement avoir une explication évidente, à laquelle il n'avait jusqu'alors pas songé. Et si elle s'était perdue ? Et si elle était là, dehors, quelque part, en train d'essayer de regagner la maison ?

Il descendit les quelques marches du perron, et s'avança sous la pluie, poussé par le besoin de retrouver la femme qu'il aimait. Il lui avait promis de l'aimer et de la protéger, partout et toujours. Oui, il avait promis

de la protéger... Un sanglot lui monta à la gorge. Doux Jésus ! Comment pouvait-il la protéger, quand il ne savait même pas où elle était ?

Le vent froid lui cingla de nouveau le visage. Il avait la vue brouillée et dut baisser la tête, tandis qu'il marchait au milieu de la rue. Son cœur lui martelait les côtes, son ventre était un sac de nœuds. Il avait du mal à respirer. Il avait même du mal à penser à autre chose qu'au prénom de sa femme.

Plaqués sur son crâne par la pluie, ses cheveux lui faisaient comme une calotte noire. Ses habits détrempés lui collaient à la peau. Il s'arrêta au centre de la chaussée, regarda à gauche, puis à droite. Rien en vue, rien d'autre que cette maudite pluie ! Il rejeta la tête en arrière et hurla son nom, luttant contre la boule de souffrance qui lui serrait la gorge.

— Francesca !

Puis il retint son souffle, espérant entendre le son de sa voix.

Seul le silence répondit.

# SHARON SALA

## Si tu te souviens

Le cœur de Clay s'est refermé le jour où sa femme, Frankie, a disparu. Deux ans plus tard, les mêmes questions le hantent, toujours brûlantes : où est-elle ? Pourquoi est-elle partie ? Puis survient l'impensable. Rentrant chez lui, Clay trouve Frankie dans son lit, comme si elle ne l'avait jamais quitté. Hélas, elle n'a rien à raconter, n'ayant plus aucun souvenir. Seul son corps porte d'étranges témoignages : un tatouage sur le cou et des traces de piqûres dans le bras. Les deux dernières années s'étendent entre eux tel un énorme trou noir. Pourtant, les réponses sont là, tapies dans l'ombre, prêtes à surgir, tout comme l'homme qui les détient. Un homme dangereux qui n'a pas renoncé à récupérer Frankie, à la garder pour lui tout seul. Un homme qui, cette fois, va avoir affaire à forte partie car Clay a désormais pour le combattre une force indomptable, raffermie par deux années d'absence et de souffrance : sa passion pour sa femme.

### À PROPOS DE L'AUTEUR

Sharon Sala est également connue sous le nom de Dinah McCall, dont les romans figurent régulièrement dans les meilleures ventes du *New York Times*.



9 782280 430494

ROMAN RÉÉDITÉ  
8,10 €



**HARLEQUIN**

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)